

Entretien avec Eva Husson



Image du film « Les filles du soleil » © Dina Oganova

Propos recueillis par Tara Karajica
Décembre 2017 (Interview réalisée après le tournage du film)

Après avoir obtenu un Master en Réalisation de l'American Film Institute à Los Angeles, Eva Husson a été révélée en 2015 en compétition à Toronto avec son premier long-métrage Bang Gang (Une histoire d'amour moderne). Elle a récemment terminé le tournage de son deuxième film, Les Filles du Soleil, avec en tête d'affiche Golshifteh Farahani et Emmanuelle Bercot. Sélectionnée par le marché de coproduction Rotterdam-Berlinale Express et en compétition officielle au Festival de Cannes 2018, cette coproduction française, géorgienne, belge et suisse est soutenue, entre autres, par le CNC, le programme Europe Créative – MEDIA et Eurimages. L'action a lieu quelque part au Kurdistan et le scénario suit Bahar, commandante des Filles du Soleil, un bataillon composé de femmes combattantes kurdes qui est sur le point de reprendre la ville de Gordyene où Bahar avait été capturée par les extrémistes. Mathilde, journaliste française, couvre les trois premiers jours de l'offensive. À travers la rencontre de ces deux femmes, le film retrace le parcours de Bahar depuis que les hommes en noir ont fait irruption dans sa vie.

Les filles du soleil est très différent de votre premier opus, "Bang Gang (Une histoire d'amour moderne)". Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir cette histoire?



Image du film « Les filles du soleil » © Kathia Psuturi

Eva Husson: Je pense que ce qui m'a porté, c'est le combat des femmes. Les femmes sont souvent montrées comme des victimes impuissantes, or ces femmes prennent le contrepied de cela et se battent pour ne pas être à genoux. Je trouve que c'est un combat universel, qui résonne avec ce qui se passe en ce moment sur différents terrains. J'ai effectué de nombreuses recherches sur les femmes kurdes, je me suis entourée de conseillers culturels, militaires et de guérillera, j'ai rencontré beaucoup de gens pour comprendre les spécificités de ce combat particulier, et parler de ces femmes.

Quelle est l'esthétique des "Filles du soleil" ?

E.H.: Je suis très touchée par tous les cinémas qui parlent de l'expérience subjective, c'est-à-dire que je crois à la force de la subjectivité dans le cinéma; je crois que transmettre une expérience à autrui, c'est essayer d'être le plus honnête possible avec sa vision du monde, ses instincts et les choses qu'on garde en soi en tant que cinéaste, même si ça peut être clivant, même si ça peut braquer certaines personnes. Je pense que cette honnêteté, cette absence de peur avec ce qu'on est soi, est la seule chose qui vaille. J'estime que c'est la seule manière d'être intègre et d'avancer droite dans ses bottes. Mon esthétique est très personnelle. Je ne suis pas dans le réalisme; le film n'est pas un film historique – et je vais le préciser en prologue – c'est un vrai film de fiction sur les femmes, qui s'inspire de faits réels, et qui prend donc la liberté

que la fiction prend avec les choses par nécessité narrative. Pour moi, on peut être plus proche de la véracité des choses en prenant quelques fois cette liberté, en suivant ses propres inclinations et ça, pour moi, c'est vraiment l'essentiel!

Vos notes de production parlent de la « fabrication » de la femme combattante. Pouvez-vous élaborer plus sur ce sujet?

E.H.: Je pense que culturellement et historiquement, les femmes ne sont pas éduquées pour devenir des combattantes dans la majorité des cultures, même s'il y a déjà eu des femmes combattantes dans l'Histoire. Mais celles-ci ont été littéralement effacées, non consignées, ce qui est une volonté politique forte. Dire qu'elles ne sont pas suffisamment représentées est un euphémisme. Je trouvais essentiel de regarder le parcours d'une femme qui est amenée à devenir combattante parce qu'elle n'a pas d'autre choix, et de m'intéresser à la particularité de ce parcours.

Pouvez-vous parler du tournage, des défis et des petites réussites?

E.H.: Le premier défi du film, selon moi, a été le casting : pour trouver des gens qui jouent bien et qui parlent kurde, j'ai dû faire un casting international qui s'est étendu sur la Géorgie, la France, l'Allemagne, la Turquie et la Suède. Ça a été très long et compliqué... Je voulais vraiment trouver des gens qui reflétaient les personnages de la manière la plus singulière et la plus authentique possible. C'était la plus grande difficulté. Faire un casting sauvage en Géorgie quand on ne parle pas géorgien, c'est aussi assez sportif. La communauté kurde est bien présente en Géorgie, mais avec 50 000 personnes, mais elle est beaucoup moins importante qu'en Allemagne où elle en compte 800 000 et j'avais donc beaucoup moins de monde à rencontrer: ça a été le gros problème du film. D'autre part, monter un projet ambitieux à l'étranger, c'est toujours très compliqué. Enfin, ce qui a été très, très beau, c'est que tous ces acteurs qui sont venus de lieux différents se sont vraiment fédérés autour du projet et il y a eu un élan collectif incroyable. C'est un film pour lequel tout le monde se sentait impliqué et à chaque fois que des chapitres importants du film se fermaient – quand, par exemple, ça a été le dernier jour de tournage des filles du groupe des combattantes – on était absolument tous en larmes. Ça a donc été une expérience humaine très intense, mais d'une manière positive pour tout le monde, une dizaine de membres de l'équipe se sont même tatoué.e.s un soleil.



Image du film « Les filles du soleil » © Maneki Films

Selon votre productrice, Didar Domehri, c'est sans aucun doute un film politique mais l'idée était de faire un film épique qui pouvait attirer un public plus large tout en se concentrant sur l'histoire de cette femme héroïque et le mouvement de résistance qu'elle monte. Dans les films de guerre "mainstream" il n'y a pas eu d'histoires qui se focalisent sur des femmes combattantes. Commentaires?

E.H.: Le fait que ce soit une productrice a beaucoup joué sur le financement du film. Le fait que ce soit une femme qui produise le film et qui se batte a été important parce qu'il y a certains films qui sont plus urgents, qui viennent plus des tripes que d'autres et je pense que c'en est un, et ce n'est certainement pas un film personnel de réalisatrice. Je crois aussi que c'est pour cela que tout le monde s'est approprié le projet. Quant au genre du film, plus j'ai écrit, plus j'ai tourné et plus je monte le film maintenant, plus je doute que ce soit vraiment un film de guerre. Je pense que c'est incontestablement un film de parcours de femme. Le mot "épique" est assez juste par rapport à cela parce que c'est une histoire qui, je l'espère, va résonner chez beaucoup de femmes; ce parcours de courage et le fait de ne pas se laisser écraser par une oppression systémique. Cette situation se décline malheureusement à l'infini pour les femmes du monde entier, et je pense que c'est ce dont veut parler Didar quand elle parle de thème plus universel : ça va bien au-delà d'une problématique de film de guerre. Par exemple, je ne pose pas de questions métaphysiques sur la guerre comme d'autres films extraordinaires ont pu le faire. La guerre n'est pas vraiment mon sujet; mon sujet est celui des femmes face à l'adversité, et quel moment plus tragique et plus terrible que la guerre? On parle peu des femmes en temps de guerre et on a très rarement leur point de vue alors qu'elles sont aussi concernées que les hommes; elles n'ont juste ni les mêmes enjeux, ni la parole jusqu'à maintenant.

À propos des femmes dans le cinéma, que pensez-vous de leur situation aujourd'hui? Avez-vous des anecdotes personnelles à ce sujet?

E.H.: Une société qui ne se représente pas de manière juste est une société malade. Quand j'étais enfant, je me représentais garçon. Pourquoi ? Parce que les personnages d'enfant que je voyais étaient en majorité des hommes ou des garçons. Nous étions, nous sommes toujours, presque transparentes, sans existence – à peine 30% de personnages féminin à l'écran ! Lorsque l'on tait, on nie l'existence. Quand il n'y a qu'une vingtaine de pourcent de femmes réalisatrices, et qu'en plus certaines d'entre elles choisissent de raconter des histoires d'hommes, on ne peut pas parler de notre société de manière pertinente. Je pense qu'il y a un vrai changement de paradigme. Les femmes ouvrent la voix, comme l'a joliment formulé Amandine Gay à propos, plus spécifiquement, des femmes noires issues de l'histoire coloniale européenne. Mais le female et le male gaze ne sont pas mutuellement exclusifs; ce n'est pas parce qu'il faut que les femmes racontent leurs histoires que les hommes ne peuvent pas raconter les leurs. Cela étant dit, il y a dans le cinéma un déséquilibre séculaire sur le sujet qu'il est grand temps de contrer. Pour ce qui est des anecdotes professionnelles, j'attribue au hasard d'avoir mis aussi longtemps à trouver quelqu'un avec qui j'avais envie de produire mes films et d'être tombée sur une productrice; mais avec une femme, il y a beaucoup de choses que je n'ai pas à expliquer, pas à défendre : elle l'a vécu dans sa chair. Ce partage de l'expérience physique est très fort. Il m'arrive, par contre, d'avoir des retours de commissions qui sont extrêmement misogynes. J'ai eu un retour de commission il n'y pas longtemps où on me demandait si ce film ne projetait pas un féminisme fantasmé, alors que c'est un féminisme factuel, puisque je raconte l'histoire de femmes combattantes qui existent, et qu'on forme à une doctrine féministe-marxiste. Mais comme ils ne l'ont jamais vu, ils ne le croient pas. Je reste sans voix face à ce genre de commentaire parce que c'est comme si ça revenait à dire qu'il n'y avait pas besoin du féminisme, qu'il n'y avait pas besoin de penser l'égalité des sexes; comme s'il n'y avait pas besoin de réfléchir à la place qu'occupe la femme dans notre société, alors qu'elle reste dramatique. Non, tous les avancements que nous avons connus ne sont pas encore assez. D'autre part, est-ce que je me suis pris des mains aux fesses, par quelqu'un qui avait du pouvoir? Oui, quelqu'un de haut placé en télé. Vous imaginez l'angoisse que ça provoque? Je lui dis quelque chose, au risque de compromettre le financement du film, ou je monte au créneau et le renvoie dans ses cordes ? Je l'ai renvoyé dans ses cordes, mais je me suis sentie très déstabilisée. Je suis loin d'être la seule; en fait, je ne connais pas une seule femme qui n'ait pas eu à faire face à ça, mais en France la parole est encore loin de s'être libérée comme aux Etats-Unis ou au Royaume-Uni. Il y a encore beaucoup de travail à faire, notre pays se rêve progressiste et égalitaire, mais il se vit conservateur, classiste, raciste, sexiste.

Pensez-vous qu'il est plus facile pour les hommes de préconiser ou de défendre des histoires de femmes que ça ne l'est pour elles?

E.H.: Oui, je pense qu'ils ont moins à justifier leur motivation et leur intérêt, ils sont en situation de privilège patent. En plus, dès qu'on essaie de sortir des représentations très conventionnelles des femmes au cinéma, on taxe tout de suite nos personnages d'antipathiques, c'est-à-dire qu'à la seconde où la femme sort du rôle de la créature nourricière et généreuse, ces représentations dérangent parce qu'elles ne sont pas conformes au roman sociétal.